

Essayez !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205689>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

duire en des chemins qui ne sont éclairés ni par les hommes, ni même par le ciel...

*

On se met à l'œuvre. Chacun prend place autour de la grande table d'une chambre familiale. Une grande lampe à abat-jour rouge rougeie joliment les êtres et les objets.

Les petits maillets tapent des petits coups secs sur les noix et des mains prestes font sortir des coques brisées les « grumeaux » précieux. On les assemble soigneusement, éliminant ceux qui sont moisis. Songez donc ! on n'abime pas, à plaisir, l'arôme d'une huile destinée aux délicieuses salades futures. L'huile de noix, c'est presque consacré dans le Gros de Vaud, chez ceux qui se respectent.

*

« Gremailleur » pourtant ne suffit pas à l'agitation de ces esprits de citadins transplantés... Les doigts seuls paraissent occupés : il faut plus et mieux. Aussi, à tour de rôle, se met-on à lire à haute voix, des choses vieilles, merveilleuses et très sérieuses. On lit : « Les Maximes d'Epictète », et le contraste est vraiment piquant entre ce placide « gremailleur » et la philosophie stoïcienne de l'esclave libre dont le « supporte et abstiens-toi » est révélé dans toute sa précision lumineuse.

Epictète, l'indifférent à tous les prétendus biens ne « dépendait pas de lui », par l'intermédiaire de disciples, a laissé des grands comme celles-ci :

« Ne demande point que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent et tu prospéreras toujours. »

« Le véritable bien de l'homme est toujours dans la partie par laquelle il diffère des animaux ; que cette partie soit bien fortifiée et bien munie, que les vertus y fassent bonne garde pour repousser l'ennemi, il est en sûreté et n'a rien à craindre. »

« Chasse tes désirs, tes craintes, et il n'y aura plus de tyran pour toi. »

...Et ainsi, des centaines d'autres.

On va toujours de l'avant. L'abat-jour rouge rougeie les pages où s'assemblent les signes noirs qui sont l'expression d'une sagesse immortelle et, hélas !... presque inimitable.

...La pendule antique sonne les heures, dix, onze, onze et demie.

Les tas de « grumeaux » sont devenus très gros et ceux des coquilles plus gros encore.

Alors on abandonne le travail et aussi Epictète. Elle est mise de côté, cette espèce de bible laïque où l'esprit se satisfait sans l'intervention de la foi. On la reprendra le lendemain, où de nouveau, bien sûr, on se sentira comme ce soir, « si, si petits »... en cassant les noix...

ANNETTE SCHULER.

Mademoiselle la Nièce, par Joseph Autier. — Un joli livre, un bon livre surtout, à mettre entre toutes les mains. Joseph Autier nous y raconte l'histoire d'une jeune fille qui a quitté sa famille, réduite au reste à une bonne tante, pour devenir cantatrice. Ses rêves de grandeur ne se sont pas réalisés. Elle n'a réussi qu'à devenir une chanteuse de café-concert, à Vienne. Elle revient au pays, rapplée par la mort de sa tante, et la vieille domestique essaie de la retenir. Mais l'ennui est le plus fort, Mademoiselle la Nièce repart. La vieille domestique l'accompagne et l'arrache finalement à ce milieu corrompu pour la ramener au pays. Après une période de dépression, Mademoiselle la Nièce trouve un intérêt dans la vie : elle fait du bien autour d'elle ; une grave maladie emporte tous les mauvais sentiments d'autrefois, et... le docteur achève la cure en épousant la malade. — Le caractère le mieux dessiné est celui de la vieille servante, figure vraiment originale. C'est elle qui est vraiment l'héroïne du récit. La façon dont elle réussit à retirer sa maîtresse du gouffre de perdition où celle-ci s'est jetée est un peu naïve. Tel qu'il est cependant, le roman est intéressant et se lit avec intérêt d'un bout à l'autre.

(Attinger frères, éditeurs, Neuchâtel.)

E.

LE TOUR DU MONDE DE LA FOLIE

Pour chasser la mélancolie,
Suivant l'exemple de l'Amour,
Un beau jour, dit-on, la Folie
Voulut voyager à son tour.
Empruntant de Momus, son frère,
Et la marotte et les grelots,
La voilà qui parcourt la terre
Sans prendre le moindre repos.

De l'Inde ignorant la coutume,
Elle y fait descendre son char
Au moment où le feu consume
Une veuve du Malabar.
« Ah ! dit-elle, toute saisie,
» Fuyons ces climats, car je vois
» Que bien des femmes de l'Asie
» Sont encor plus folles que moi. »

Du Bosphore gagnant les rives,
Elle vole vers l'Ottoman,
Y voit mille beautés captives
Trembler à l'aspect d'un sultan.
« O femmes ! quelle fantaisie :
» Vous qui partout faites la loi,
» Vous la recevez en Turquie !
» Vous êtes plus folles que moi. »

Se remettant vite en campagne
El fendant l'air comme le vent,
La Folie aborde en Espagne
Et pénètre dans un couvent ;
Elle y découvre cent novices
Qui promettaient au ciel leur foi :
« Pauvres petites ! quels caprices !
» Vous êtes plus folles que moi. »

Elle part... la France l'attire,
Mais, hélas ! surcroît de revers,
Elle trouve dans cet empire
Toutes les têtes à l'envers.
La mode frivole et jolie,
Y tenait le premier emploi.
« Ces Françaises, dit la Folie,
» Sont cent fois plus folles que moi. »

Elle visite dans sa course
Berne, Vienne, Londres, Paris ;
N'y trouvant aucune ressource
Elle retourne à son pays :
« J'ai cru, dit-elle, dans ma ronde,
» Donner des leçons, mais, ma foi,
» J'ai rencontré par tout le monde,
» Des folles plus folles que moi. »

Un veuf pressé. — Un campagnard insistait pour qu'on enterrât sa femme cinq heures après la mort.

Au vérificateur des décès, qui s'efforçait en vain de lui faire comprendre que la loi ne le permettait pas, que cela d'ailleurs n'était pas prudent : la femme pouvait n'être qu'en léthargie, le campagnard répliqua :

— Fédé a di sin que vo dio, lè prau mourta dinse.

CONSOLATIONS MÉDICALES

**, le 19 janvier 1909.

Mon cher *Conteur*,

ACCEPTERAS-TU quelques lignes d'un de ces affreux médecins contre lesquels tu te plais à exercer maintenant ta verve caustique ? Les dames furent pendant longtemps l'objet de tes traits malicieus ; tu les abandonnées pour te tourner du côté de la docte Faculté : peur du féminisme sans doute. Les médecins seraient-ils moins à redouter ? Il faut le croire, en dépit de leurs bistouris et de leurs indéchiffrables et mystérieuses ordonnances.

Quoiqu'il en soit, les dames ne te refusèrent jamais leurs aimables et gracieux sourires et les médecins te resteront fidèles jusqu'à l'article de la mort inclusivement.

Cela dit, passons au fait. Il y a quelques semaines, tu as publié, sous le titre « *Plaignons les gros* ! » un article qui pour sûr a donné fort à penser à tous ceux que dame nature a trop largement traités, physiquement parlant.

Peste ! tu n'en faisais guère un portrait flatteur, de ces « gros ». Plus d'un et plus d'une, après t'avoir lu, se seront subitement brouillés avec leur miroir, dont la sincérité dut leur paraître indiscrète.

« Ce n'est pas gentil de la part du petit *Conteur*, de nous arranger de la sorte », me disait, l'autre jour, un bon gros bonhomme qui donnerait bien dix ans de sa vie pour pouvoir repasser un peu de son embonpoint à tes deux rédacteurs. « Est-ce toujours notre faute, ajoutait-il, si nous prenons tant de place dans le monde ? A quels soins, à quelles privations même, ne nous astreignons-nous pas pour conjurer le danger. Soins vains, vaines privations ! Nous nous arrondissons toujours et quand même. Notre sort est d'être gros. Rien n'y peut. C'est fatal. »

Ce sont les justes doléances de ce malheureux qui m'ont dicté ces lignes, à moi qui ne touche un crayon que pour gribouiller mes prescriptions, ou une plume, tous les six mois, pour faire mes notes d'honoraires.

Sois sans crainte, je serai bref comme une ordonnance.

Un de nos savants confrères, le professeur Bouchard, a fixé la pathogénie de l'obésité et prouve que le plus souvent l'on devient gros sans le vouloir.

Bien des causes prédisposent à l'embonpoint. L'âge, par exemple. Vers quarante ans, alors que l'activité commence à se calmer, le présent et l'avenir étant assurés, l'obésité fait son apparition. Les professions sédentaires sont également favorables à l'engraissement. Les grandes facilités de transport que l'on possède aujourd'hui et dont on use et abuse ne sont pas, certes, pour diminuer le bataillon des gros.

Certaines maladies, la pleurésie, la pneumonie, la dyspepsie, l'hémiplégie ouvrent aussi la porte à l'embonpoint.

Chez les femmes, il faut signaler les modifications génitales. Le mariage et les grossesses sont le point de départ de l'obésité.

Fait curieux, l'obésité, comme la nature, a ses variations annuelles, ses saisons. On voit la courbe monter de janvier à avril, point culminant ; puis elle tombe d'avril à mai et reste presque sans changement jusqu'à la fin de l'année.

Il ne faut pas oublier non plus que l'obésité peut être un legs des parents. Il arrive parfois qu'ils vous laissent du « ventre » — passe-moi l'expression — et pas ce qu'il faut pour le satisfaire. Cruelle ironie, que ces panses rebondies qui souvent sonnent creux.

Terminons en constatant que diverses affections dites : « maladies par ralentissement de la nutrition » coexistent chez les obèses avec l'embonpoint : ainsi la migraine, le rhumatisme musculaire et articulaire, la névralgie, le diabète, la dyspepsie, l'eczéma, etc.

Somme toute, l'obésité est le plus souvent la conséquence d'un vice de l'activité nutritive. Autre dérision.

J'ai dit. Pardonne-moi ces lignes, d'un caractère un peu sérieux pour toi, mon cher *Conteur*. N'aie peur, je ne récidiverai point. Mais, franchement, n'était-il pas équitable d'établir par des données scientifiques l'innocence des gros ? Maigne consolation, sans doute, mais consolation tout de même.

Ton fidèle lecteur.

D' TANTPIS

Essayez ! — En Russie, on a un moyen très simple de combattre le froid aux pieds. On s'enveloppe le pied, par dessus la chaussette, avec un journal et l'on met sa bottine.

Prendre de préférence un journal d'opinion contraire à celle que l'on a : la réaction est plus complète, et puis l'on a double satisfaction. Il est toujours agréable de fouler aux pieds son adversaire.